



LES ENFANTS SECRETS DE DITYVON

Pendant deux mois, Claude-Raymond Dityvon a parcouru le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais. Il en a tiré la matière d' «Au-delà des apparences», soit une trentaine de clichés exposés à Béthune. Question : comment faire coïncider les désirs du photographe et ceux, mystérieux, des adolescents qu'il a regardés vivre ?

On ne sait pas vraiment si ce sont des filles ou des garçons. Sept corps adolescents, disposés comme sur une scène de théâtre, dont chaque regard part dans une direction différente. Plutôt qu'une photographie à proprement parler, on dirait une scène de film improvisée par des acteurs trop jeunes, autour d'un rituel dont nous ne connaissons aucune règle. Ces drôles de silhouettes figées n'ont pourtant rien de cinématographique. Il s'agit bel et bien d'une photo, figolée avec un soin maniaque par l'un des créateurs les plus originaux d'images inanimées, Claude-Raymond Dityvon, le dernier à savoir encore installer ce climat de mystère et de fiction qui appartient en propre au cinéma, celui de Jacques Rivette en particulier. Dityvon est un inconnu célèbre, le seul, parmi les grands photographes français, à avoir réussi, en vingt ans d'activité, à se faire presque complètement oublier. Démarche volontaire (ascétisme) ou accidentelle (les aléas de la mode) ? Difficile de répondre tant l'homme est contradictoire. Rigoureux. Changeant. Insaisissable.

Diversité

On en connaît généralement que trois épisodes de sa carrière : ses clichés de Mai 68, aujourd'hui légendaires ; son rôle, en 1972, dans la cofondation de l'agence Viva ; et ses formidables instantanés de cinéastes au travail, réunis en 1985 par les *Cahiers du cinéma* sous le titre *Album de tournage*. Dityvon n'a pourtant pas arrêté de photographier (une trentaine d'expositions depuis 1970), avec le même talent, la même inventivité, la même diversité. Et le dernier épisode de ses photo-voyages n'est pas le moins intéressant.

Pendant deux mois, il a parcouru le bassin-minier du Pas-de-Calais, à l'invitation d'une association qui regroupe vingt-deux communes de la région. De son passage, les traces s'affichent aujourd'hui à Béthune : une trentaine de photos et un catalogue, très sobre, qui en retient dix-sept. Celle qui fait la couverture représente précisément nos sept adolescents, captés par l'objectif dans cet état de semi-glaciation qui les rend d'emblée «étrangers» à notre monde.

Ils baignent dans une noirceur suspecte, garçons timides et filles un peu masculines ; ils ne se regardent pas ; ne se touchent pas ; s'ignorent. On croit d'abord qu'ils sont six, plus ou moins «nets», plus ou moins éclairés, avant d'apercevoir, coïncé derrière une fille qui a mis la main sur son front à la manière du marin qui cherche au loin un bateau perdu, un septième visage. Ce visage est une miniature, une apparition. Et comme dans toute œuvre gothique qui se respecte, il porte le numéro sept.

Dityvon photographie comme on construisait des cathédrales : avec un sens du mystère et du sacré, une géométrie secrète qui relève à la fois de l'utopie et du charnel. Sa recherche des architectures perdues, dédiées à un dieu sans doute passablement païen, ne l'empêche jamais de contempler, d'un œil largement ouvert, ces corps de garçons et de filles qu'il photographie avec une belle sensualité. En feuilletant l'album-catalogue de son séjour dans le Nord, on n'arrête pas de se demander ce que peut bien signifier son titre, *Au-delà des apparences*. Faut-il comprendre que ces photos, qui mettent principalement en scène des adolescents, relèvent de l'invisible ? Qu'il y a un

code, une formule magique pour les déchiffrer ? S'agit-il de rapports humains ? Sociaux ? Sexuels ? C'est beaucoup plus simple. Pour Dityvon, il semble qu'il n'y ait que deux choses qui comptent : la faculté de rêver et celle d'éprouver des sentiments violents. Cette sentimentalité – même fugitive – et ce besoin d'un ailleurs imaginaire sont à la fois les siens et ceux de ses «*modèles*» (pour reprendre le mot de Bresson à propos des acteurs). Tout son travail consiste à faire coïncider, avec grâce ou brutalité, les désirs fugaces du photographe et ceux, plus secrets, de ces jeunes gens qu'il essaye sans cesse de prendre à contre-temps. C'est une constante de sa démarche, depuis des années : attendre le moment creux, l'instant où rien, apparemment, ne se passe, mais où tout se joue.

L'instant d'un regard perdu, d'un baiser échangé dans le noir, d'un sourire absent. Autant de moments «ordinaires» que Dityvon s'efforce de transfigurer, quelquefois en les juxtaposant (un garçon et une fille s'embrassent, un spectateur anonyme, dans le noir, semble les regarder), mais aussi, le plus souvent, en leur restituant leur charge de banalité : les yeux obstinément baissés d'un même renvoient, sans qu'on sache pourquoi (sauvagerie, allure butée ?), aux *teenagers* de *la Fureur de vivre*, filmés par Ray avec un panache et un lyrisme exactement inverses de l'approche «ethnographique» de Dityvon.

En pleine lumière

Au bout du compte, à la fin de ce voyage dans un pays rarement situé (le Nord, est-ce le casque de mineur accroché à un mur, ou plutôt ce qui se passe, à *l'image*, dans la tête de ses habitants ?), on en revient, forcément, à la banalité : celle de la vie quotidienne (qu'on devine souvent d'une grisaille désespérante), mais on revient aussi à la banalité du métier de photographe. Le plus grand courage de Dityvon, c'est de ne jamais esquiver cette question essentielle : qu'est-ce qui peut bien séparer le photographe professionnel de l'amateur ?

Beaucoup de grands photographes choisissent, par exemple, de se rendre invisibles (Depardon) ou de s'inventer un style reconnaissable (Lambours). Rien de tel chez Dityvon : il travaille en pleine lumière, sans jamais se cacher (il aurait même plutôt tendance à se faire «trop» remarquer), et sans faire d'effort particulier pour «signer» ou «griffer» ses clichés. Il se place à chaque fois dans la position du quidam qui prendrait, avec un mélange de naïveté et de maladresse, sa première photo. Réussissant à oublier son savoir, sa «technique», il prend aussi le risque de rater des clichés, de tomber dans la platitude, la photo quelconque.

Pari follement orgueilleux qui lui permet, au milieu de quelques ratages qu'il ne cache pas (photos un peu ternes ou convenues), de nous balancer en pleine figure deux ou trois photographies que personne d'autre au monde n'aurait pu prendre : une fillette qui saute à la corde, prisonnière de toute une gamme de gris tellement intenses que le noir, à côté, semble presque clair. Nuit imaginaire, à la fois réaliste et fantastique, qui rappelle certaines peintures des années quarante de Balthus. Ou ce cliché de cinq mômes qui jouent au foot, trois d'entre eux grimaçant en plein élan, au premier plan, pendant que les autres attendent derrière, raides comme des mannequins : tout dans cette photographie – direction des regards, corps en érection – relève du miracle. C'est une photographie-accident, un exemplaire unique, quelque chose comme une représentation en miniature de ce qui fait l'essence des rapports sociaux.

Violence. Amour. Individualisme. Ces cinq gamins joueurs représentent tout ça à la fois. Dityvon aussi. C'est un homme violemment amoureux, qui vient nous rappeler avec force qu'on est en train de l'oublier un peu vite. Avec un simple catalogue et une mini-exposition, il nous en donne plus que bien des livres au luxe tapageur. Cette plaquette lui ressemble. Elle est mince, discrète, indispensable.

Louis SKORECKI

13 février 1990